

Le baseball et l'imaginaire canadien

George Bowering

Numéro 29, octobre–novembre 1987

Le sport a des lettres

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/20870ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bowering, G. (1987). Le baseball et l'imaginaire canadien. *Nuit blanche*, (29), 44–48.

LE BASEBALL ET L'IMAGINAIRE CANADIEN

par George Bowering

La proposition de l'écrivain George Bowering en étonnera plusieurs: ce n'est pas le hockey qui est le plus intimement mêlé à l'imaginaire canadien, mais le baseball. Laissons-le instruire le procès.

Pendant mes études à l'University of British Columbia, je me suis lancé à corps perdu dans les arts. Le foyer du théâtre, la salle de rédaction, le local de poésie, la galerie d'art, la salle de concert et surtout le café, il fallait que j'y règne. Ah le café! M'asseoir près de l'entrée, à la table des pseudos, quelques vers gribouillés devant moi, une flasque de mauvais brandy faisant bâiller la poche de mon pardessus, un cendrier poisseux et débordant à portée de la main, et impressionner les nouveaux, avec mes amis, si encore on leur permettait de se tirer une bûche. Cependant, le lieu étant fréquenté par d'autres esthètes, j'avais besoin de quelque chose pour me démarquer d'eux aussi bien. Alors j'étais les pages sportives devant moi.

«Grrr, maugréais-je, Drysdale a accordé seulement deux coups sûrs et il a perdu quand même.»

Ils mordaient à l'hameçon, les poètes et les chroniqueurs, les danseurs et les actrices. Immanquablement, d'un air dédaigneux, ils me demandaient ce qu'un poète pouvait bien trouver d'intéressant aux résultats du baseball. Leur naïveté ne me surprenait pas: après tout, ils n'étaient que des étudiants. Moi j'avais vu le monde — une base de l'aviation au Manitoba, principalement.

Petits délicats, futurs dilettantes, le baseball c'est la poésie même, pensais-je en affichant un sourire serein ou, plus vraisemblablement, niais. J'avais ce que je voulais: j'étais en quelque sorte le plus pur d'entre les purs. En même temps, je savais que cette indéterminable passion pour le baseball, je la partageais avec beaucoup d'écrivains que j'aimais. Certains écrivaient là-dessus à l'occasion, comme William Carlos Williams, d'autres n'écrivaient que là-dessus, comme Grantland Rice. Et puis lire les scores et y repenser tard dans la soirée, c'était comme détenir un secret. Pour moi, il ne faisait guère de doute que si un poète de campus (le genre à moitié Britannique engoncé dans son imperméable) ne connaissait rien au baseball, ne l'aimait pas, eh bien il ne devait pas connaître grand-chose à la poésie non plus.

La situation n'a pas tellement changé. Bien sûr, depuis quelques années, ça fait bien de se précipiter aux matchs, de s'arracher les livres sur le baseball, mais il y a encore des tas d'écrivains, et surtout de critiques, qui me



Statuette représentant Stan The Man Musial et cartes des Yankees de New York.

tapent sur les doigts parce que le baseball revient dans tous mes écrits, que ce soit un roman sur les marins du XVIII^e siècle ou une «traduction» de Rilke.

Octosyllabes et neuf manches

J'ai grandi dans une région du Canada où il ne faisait pas assez froid pour jouer au hockey et où on n'était pas assez riche pour jouer au football — sports qui, m'ont dit des immigrants, étaient populaires dans les Prairies. Certains de mes amis sont allés dans des universités américaines grâce à des bourses de baseball, quelques-uns ont signé des contrats avec des ligues mineures et un gaucher dont

la terrible balle courbe m'avait déjà maintes fois éliminé du jeu a gagné 3-0 contre les Yankees après avoir été intégralement à l'équipe de Boston tard dans la saison, tandis que je m'esquintais au Manitoba et que les gens de mon entourage aiguisaient déjà leurs patins.

C'est pourquoi ça m'a énervé de lire dans les journaux, (en 1985), lors de tout le remue-ménage qui s'est fait autour des Blue Jays de Toronto, cette lettre de quelque grognon mal renseigné, probablement d'origine britannique, qui se plaignait que notre presse encourage les foules à s'enthousiasmer pour un sport «importé» des États-Unis. Tiens, c'était peut-être lui qui, tout au long des années 70, essayait d'empêcher les poètes américains de franchir la frontière. Il ferait bien de lire *Cheering for the Home Team* (1983), de William Humber, un merveilleux livre illustré.

Humber signale que dans le sud de l'Ontario, on jouait au baseball un an avant que, encore plus au sud, le légendaire Abner Doubleday n'«invente» ce jeu. C'était il y a un siècle et demi, et les écrivains canadiens n'ont pas mis de temps à saisir la balle. Humber cite *Clearing in the West* (1936), de Nellie McClung, où il est question d'une partie jouée en 1882. Il cite aussi cette phrase, tirée d'un livre de Ralph Connor, *The Sky Pilot* (1899):

De toute évidence, il considérait avoir commis une grave erreur de jugement en abandonnant le baseball professionnel pour l'étude de la théologie, et chaque manche l'en convainquait davantage.

Il y a plusieurs années, j'ai fouillé tous les recoins de ma bibliothèque et de celle de l'UBC pour trouver des poèmes sur le baseball écrits par des Canadiens ou des étrangers et les ajouter aux poèmes cubains et japonais que j'avais déjà découverts. Il y en avait assez pour faire une brique, et j'ai pensé essayer d'intéresser un éditeur. A. J. M. Smith m'a conseillé d'appeler ce livre *Cobb Would Have Caught It*, d'après, semble-t-il, des vers de mirliton pour lesquels il avait longtemps eu un faible. J'ai oublié le nom de leur auteur, un Américain probablement, et je le regrette. Rien qu'avec les poèmes canadiens sur le baseball, on pourrait faire une bonne anthologie, solide et représentative.

Le baseball sied aux poètes

Le premier poète canadien à avoir eu quelque influence notable sur mon œuvre a été Raymond Souster, qui a publié sur le baseball beaucoup de beaux poèmes (plus quelques-uns qui n'allaient pas bien loin). La plupart de ses livres récents empruntent leur titre au baseball — *Change Up*, *Extra Innings*, etc. Il a toujours recherché ces instants de bonheur irrationnel qui rendent moins pénible la nécessaire conscience de l'éphémère. Il sait que pour les aficionados du baseball, le jour de l'inauguration ne fait pas que marquer la fin de l'hiver (ce pourquoi il devrait être décrété fête nationale ici); c'est aussi un défi lancé à la fin de toute chose. Au baseball, nous pouvons dire ce que nous avons appris à ne pas dire dans la vie: rendez-vous l'année prochaine! Maintenant que se jouent les dernières manches des années 1900, nous savons qu'il ne reste guère de temps pour que le XX^e siècle soit celui du Canada.

Cependant, le baseball n'est pas la vie, sauf pour quelques centaines de substituts des ligues majeures et mineures. Le baseball, c'est le postmodernisme: presque uniquement du signifiant, peu de signifié, du moins si on le prend comme métaphore. Le football, lui, nous le savons, est bourré de références — à la guerre, aux affaires, à la vie sexuelle, aux blessures et aux maux qui se multiplient avec les années.

Au Canada, la plupart des poètes sont des mordus du baseball. Même certaines poétesses jouent à la balle-molle et composent des vers sur le baseball. Déjà, Judith Fitzgerald a au moins une longueur d'avance sur Marianne Moore. Les deux seuls amateurs de football que je connais parmi les poètes canadiens sont Eli Mandel et John Newlove. Réfléchissez un moment et vous vous rappellerez qu'ils sont tous deux de la Saskatchewan, haut lieu du roman d'un naturalisme sévère.

En plus, un tas de poètes canadiens jouent à la balle. Dans une partie contre les romanciers et les auteurs de nouvelles, ils gagneraient 10-3. À Montréal, dans les premiers temps des Expos, j'ai appartenu à une équipe appelée les York Street Tigers; chaque samedi, nous jouions un double contre les All-Stars de la Domtar. Les All-Stars nous battaient deux fois sur trois, mais c'était sans doute parce que nous avions beaucoup d'auteurs de fiction aux positions clés.



Le hockey aux tâcherons, le baseball à...

Il y a quelques années pourtant, en compilant pour Oberon Press un recueil de fiction sur les sports, j'ai eu l'agréable surprise de constater qu'au pays, les romanciers et auteurs de nouvelles semblent s'intéresser davantage au baseball qu'au hockey. Chaque automne et chaque hiver, les comptoirs de livres des grands magasins reçoivent des piles de nouveautés sur le hockey, mais elles sont presque toujours l'œuvre de tâcherons du journalisme. Le baseball captive les romanciers. Blaise a été commentateur pour *TV Guide* et autres publications affriolantes; Kinsella de même. Avec l'humour en dents de scie qui le caractérise, Mordecai Richler a parlé du baseball dans ses romans et ailleurs.

À quelques exceptions près, nos romanciers et nos poètes ne sont pas inspirés par le football. Seuls les reporters essaient de faire de la LCF une espèce de ciment pancanadien et guettent la grande finale de la Coupe Grey comme si c'était un événement d'importance nationale. Cela, je pense, révèle quelque chose du football. Laissez le football aux Américains, dit le poète. Le Canada n'a pas fait la guerre depuis plus de 30 ans.

Les lecteurs qui connaissent bien le cycle romanesque de Hugh Hood savent qu'il s'intéresse aux détails terre-à-terre mais que sa vision est spirituelle; que, comme pour Wordsworth, certains moments resurgis du passé sont pour lui des épiphanies. Par la vertu de la concentration, l'objet de l'allusion se transforme en un pur et lumineux symbole, le regard en amour. Même quand Hood se moque un peu de ses convictions religieuses ou littéraires, son dessein est de montrer que l'événement le plus commun peut être annonciateur de rédemption et de grâce. Rien d'extraordinaire donc (bien que ce soit l'extraordinaire qu'il recherche) à ce que Hood se tienne dans la galerie, à attendre la partie parfaite.

Kinsella aussi recherche l'extraordinaire quand il se tourne vers le baseball et, comme Hood, il a une conception optimiste de la vie. Toutefois, l'objet de leur quête diffère: vision chez Hood, magie chez Kinsella comme chez Malamud dans *The Natural*; rien d'extraordinaire là non plus, Kinsella étant venu aux ligues majeures après être passé par le camp d'entraînement de l'Iowa.¹ (...)

Bien sûr, Kinsella raconte de charmantes et rêveuses histoires sur les joueurs de baseball et surtout sur les amateurs au cœur pur. Mais un aspect de sa prose ne colle pas vraiment au jeu. Il adore la plus élémentaire des figures de style: la comparaison. Rarement laisse-t-il passer quelque chose, quelque événement sans inventer une comparaison luxuriante. Or le baseball est incomparable. C'est au football que les comparaisons conviendraient remarquablement bien.

Baseball et révolution

Le baseball est incomparable.

En même temps, il semble avoir des sens différents selon les écrivains. Pour nombre d'entre eux comme pour beaucoup de fans, c'est un stade où la mémoire se déploie. Clark Blaise, qui se situe au cœur de la tradition nord-américaine, a toujours aimé raconter l'enfance et la jeunesse. La nostalgie, et ce qu'en des lieux plus modestes on appelle la banalité, hantent ses histoires.

Une de mes nouvelles préférées est un morceau intitulé «Losers», de Brian Fawcett. Receveur des Bad Backs de Vancouver, Fawcett s'est d'abord distingué par sa poésie, mais ces quatre dernières années, il a publié trois ouvrages de fiction. J'ai d'ailleurs remarqué que dans le même temps, la qualité de son jeu a baissé. «Losers» raconte la naissance de la Ligue Kosmik et examine quels effets l'interaction entre cette (dés)organisation et les autres bastions de la Révolution a eus sur la conscience au début des années 1970. Dans la Ligue Kosmik, c'était trahir la cause que de donner libre cours à son ambition ou de voler un but sous le nez d'un lanceur gaucher. L'histoire de Fawcett relate les difficultés d'un ex-membre des Petites Ligues qui voudrait encore empêcher les doubles-jeux en fonçant sur le gars du deuxième but mais dont la conscience sociale est devenue si forte qu'il méprise la compétition rude.

La première année, l'équipe du narrateur s'amuse et remporte à l'occasion une élégante et modeste victoire.

La saison suivante, hélas, l'équipe s'est mise à gagner. Pour moi et quelques autres, cela signifiait que la Révolution était terminée et que notre camp avait perdu. Nous étions meilleurs qu'avant, ce qui voulait dire que nous étions tous, à présent, de bons joueurs amateurs et que si nous étions prêts à aller travailler à la compagnie de téléphone ou dans un autre endroit du genre, nous pourrions entrer dans une équipe de balle molle Senior B. Ça a fichu un coup à certains d'entre nous.

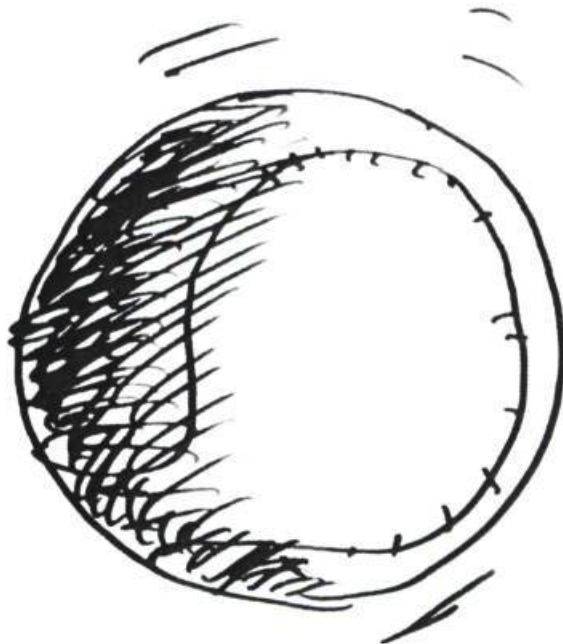




Athlétisme: Comme il est tentant de faire remonter l'origine du sport aux Jeux antiques, il est normal de trouver dans la littérature ancienne de nombreuses descriptions d'épreuves sur piste. Mary Renault, spécialiste du roman historique, a tenté de restituer l'atmosphère des Jeux isthmiques (on se rappellera l'*Enéide* et ses jeux funèbres) dans sa nouvelle «The Athenian Runner» (non traduite, semble-t-il). Dans *Les Olympiques* (1926), Henry de Montherlant a voulu faire du stade le *terrain de la vérité*, de Jacques Peyrony l'archétype du sportif pur. Le romancier Benigno Caceres a couvert les Jeux de 1952 (Seuil), l'iconoclaste Papartchu Dropaôtt ceux de Trois-Rivières (*Du pain... et des œufs*, Quinze, 1977). D'un marathonien *du dimanche*, William Goldman a fait le protagoniste d'un roman d'espionnage fort goûté il y a une dizaine d'années, *Marathon man* (Poche n° 7419). Au catalogue du Seuil, un roman hongrois, *Mort d'un athlète* de Miklos Mészöly (1965). Une référence mineure encore à l'œuvre d'Updike, cette fois pour «La course à l'œuf», nouvelle parue dans *La concubine de saint Augustin* (Gallimard, 1981). Mentionnons enfin la première nouvelle de *La solitude du coureur de fond* d'Alan Sillitoe (Folio n° 530) et les différents textes de Louis Hémon («genou foulé onze fois», disait-il de lui-même, «62 kilos, 1 m 68, 1 m 02 de tour de poitrine, 35 cm de biceps») regroupés dans *Récits sportifs* (Éditions du Royaume, 1982). ●

Parmi nous, mordus du baseball, certains s'interrogent depuis longtemps sur leur admiration pour un gars comme Ted Williams, qui a été pilote de chasse dans les *marines* en Corée et a probablement voté pour Barry Goldwater et Ronald Reagan. Pourtant cette admiration existe. Ted Williams était l'Ezra Pound du baseball, un créateur d'épopées qui n'aurait pas porté la cravate.

Il y a encore des gens pour qui le baseball est un sport *lent* parce que les joueurs ne se cognent pas dessus. D'après eux, je suppose, le tempérament canadien se distingue encore par l'obsession de la survie.² Il y a encore des gens selon qui c'est pervertir l'imaginaire canadien que de pratiquer et regarder le sport habituellement associé à la Puissance impérialiste qui s'étend au sud de chez nous. Il doit y avoir encore des gens pour qui s'intéresser au baseball est une marque de frivolité incompatible avec l'éthique canadienne, essentiellement puritaine. On songe aux railleries dont Lester Pearson a été victime quand les médias ont rapporté qu'il regardait la Série mondiale dans son cabinet au lieu de conférer avec ses ministres. Ancien joueur de balle aux talents comparables à ceux de Souster, Pearson a dû, alors, se faire taper sur les doigts par les puritains et les chauvins (s'ils forment deux groupes distincts).



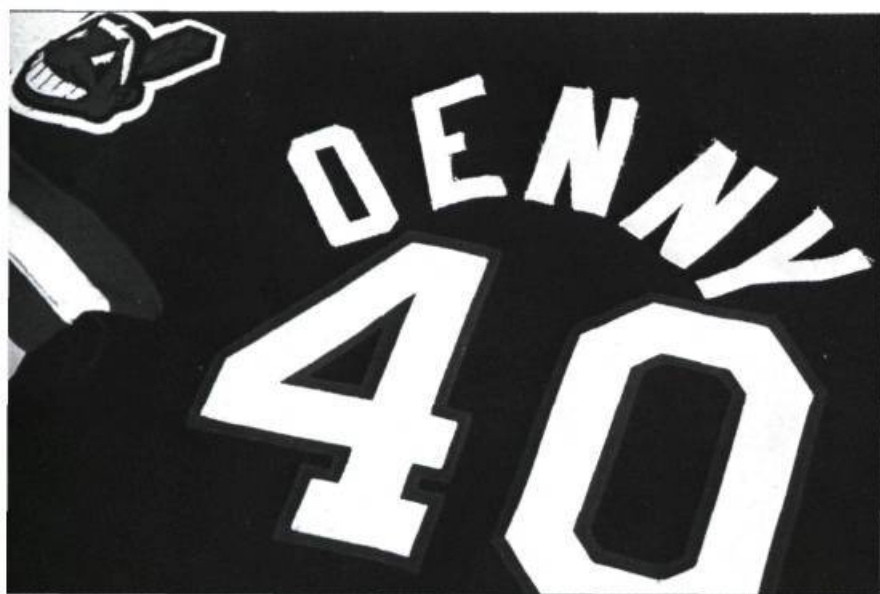
Pourtant, en fait de Canadiens pure laine, on imagine difficilement mieux que Lester Pearson ou Raymond Souster. Et personne ne devrait se surprendre de trouver, dans le coffre de la voiture d'un écrivain canadien, une balle et un bâton, un gant et quelques souliers à crampons, peut-être quelques genouillères élastiques et un exemplaire de *Cheering for the Home Team*. ■

Traduit de l'anglais par Sylvie Chapat

«Baseball and the Canadian Imagination» a paru dans *Canadian Literature* (n° 108, printemps 1986). Les extraits ici traduits l'ont été avec l'aimable permission de l'auteur et de l'éditeur.

1. Le personnage du baseballeur dans *The Natural* était natif de l'Iowa, référence manifeste dans l'œuvre de Kinsella (*The Iowa Baseball Confederacy*, roman écrit d'après sa nouvelle *Shoeless Joe Jackson Comes to Iowa*). (NDLT)

2. Dans un essai très acclamé, *Survival* (Anansi, Toronto, 1972), Margaret Atwood démontrait que depuis ses origines, la littérature canadienne (d'expression anglaise et française) raconte avant tout un combat pour la survie et exprime l'obsession de l'échec et la sensation d'enfermement. (NDLT)



Baseball: Nous ne disposons des avantages linguistiques de notre collaborateur George Bowering; aussi notre bibliographie des moments littéraires consacrés au baseball se heurte au filtre réducteur de la traduction française mais se résigne mal à ne pas donner les noms de Fielding Dawson (au prénom tout indiqué!), Roger Angell, Eliot Asinof, Joël Oppenheimer, Clark Blaise, George Plimpton (son roman *The Curious Case of Sidd Finch* vient tout juste de paraître chez MacMillan), Grantland Rice, Raymond Souster, Jack Spicer, Neil Simon (pour une pièce non publiée jouée sur nos scènes, *Souvenez-vous de Brighton Beach*), Nellie McLung, Jonathan Williams, Brian Fawcett, Hugh Hood, (*August Nights*, 1985), William Humber, Dwight Gardner, John Updike, William Carlos Williams (les trois derniers nommés pour des poè-

mes) et... George Bowering lui-même, connu jusqu'ici du public québécois pour un roman traduit aux Quinze — hors de notre propos sportif toutefois — *En eaux troubles* (1982). Il reste cependant une déroutante quantité d'œuvres de fiction fascinées par ce que l'on a considéré pendant un siècle comme la quintessence du sport américain.

Il s'est passé 7 ans avant que paraisse chez Gallimard la traduction du roman de Philip Roth, *The Great American Novel*, sans doute le temps que la pauvre Sylvie Salade, traductrice, s'y retrouve dans le fatras argotique et les arcanes du baseball. Évidemment, on peut déplorer que, dans le cas d'une littérature aux assises aussi profondément culturelles que ce qu'on peut attendre d'un roman qui se fonde sur la nature complexe du baseball, les éditeurs franco-européens ne fassent pas appel à des traducteurs sinon

des consultants québécois. Ces écueils étant relevés, le livre tout à la fois épique, picaresque, historique et humoristique de Roth constitue une analogie complice d'un sport qui rebute les uns parce qu'il semble qu'il ne s'y passe rien et qui fascine les autres pour les mêmes raisons. Par les soirées chaudes d'été, sur un buton de sable rougeâtre, devant 40 000 fans, un jeune homme drôlement costumé enlève sa casquette, s'éponge le front, frotte inlassablement la balle, attend le sémaphore chiffré d'un coéquipier accroupi et carapaconné. Peut-être en effet que ce geste camoufle le vide total. Roth n'en pense pas moins que 498 pages peuvent raconter comment les communistes ont voulu détruire les États-Unis en s'attaquant à ce que l'Amérique a de plus cher, le jeu de balle.

Dans *L'herbe de fer* de William Kennedy (Belfond, 1986), la dimension mythique du baseball — on est ici à l'époque de Ty Cobb — est assortie d'un autre grand mythe, la Crise, avec son peuple de hoboes. En prime, l'art de lancer la balle tire-bouchon, méthode Walter Johnson, s.v.p.! On doit à Robert Coover un roman non traduit au titre évocateur, *The Universal Baseball Association, Inc. J. Henry Waugh, Prop.* (New American Library, 1968) dont on regrette que sa traduction n'ait pas été proposée au poète québécois Michel Beaulieu, lui-même amateur érudit du jeu, en plus d'être un traducteur apprécié. N'apparaît pas non plus actuellement au répertoire des titres français *The Natural* de Bernard Malamud (Farrar, Straus and Giroux, 1952) dont le Roy Hobbs a probablement inspiré John Douglas Wallop pour *L'année où les Yankees ont perdu le championnat* (1954, publié par la suite en livre condensé par Sélection du Reader's Digest), adaptation amusante du thème du pacte avec le diable grâce auquel un comptable bedonnant devient une vedette (preuve qu'il s'agit d'un roman fantastique: les Sénateurs de Washington gagnent le championnat). De W.P. Kinsella, n'a pas été traduit *The Iowa Baseball Confederacy* roman (dont nous parle Sylvie Chapat dans ces pages) qui prolonge la nouvelle «Shoeless Joe Jackson Comes to Iowa» (tirée du recueil du même titre publié à Ottawa par Oberon Press en 1980). On pourra se

rabattre sur sa nouvelle «Le soir où Manny Mota égala le record» (*Mots et mirages*, anthologie canadienne par Fides et Radio-Canada en 1984), sorte d'uchronie qui voudrait annuler la mort du grand receveur Thurman Munson.

La carrière du très prolifique auteur de polars Michael Avallone peut servir à expliquer la présence du baseball dans le roman américain autrement que pour ses vertus intrinsèques: comme plusieurs écrivains, Avallone a fait ses débuts (1951) dans le magazine *Baseball Stories avec une nouvelle intitulée «And Let the Kid Hit»*. À lire dans le rayon noir: *Baseball et ONU* de Frank McAuliffe (SN n° 1495) pour la langue nouvelle «L'affaire du joueur de baseball» et *Baseball boum* de Robert Brown Parker (SN n° 1983), une enquête de Spenser chez les Red Sox de Boston.

Il faut bien sûr ajouter à cette liste *La famille Plouffe* de Roger Lemelin (CLF 1968, repris aux éditions la Presse en 1973 sous le titre *Les Plouffe*) pour le personnage de Guillaume (et la convivialité du tournoi de fers), les souvenirs de Kerouac du temps où son frère Gérard et lui étaient d'invétérés collectionneurs de cartes de baseball (*Dr Sax*, Gallimard, 1980), les romans de John Fante parus chez Bourgois (*Demande de la poussière*, *Rêves de Bunker Hill*, *Bandini* et *Le vin de jeunesse*), *Claude Lightfoot*, roman pour la jeunesse catholique du père Francis Finn écrit à la fin du XIX^e siècle (traduit chez Desclée de Brouwer en 1958)! L'archéologie du baseball ne s'arrête pas là: Mark Twain a imaginé de mêler baseball et roman de chevalerie dans *Un Yankee du Connecticut à la cour du roi Arthur* (Harper, 1906).

Pour la jeunesse, Jean Benoît avait fait paraître chez Paulines en 1976 *Un, deux, trois prises, t'es mort*. Copp Clark propose une collection complète de romans sportifs pour la jeunesse (notons au passage *Foul Play* de Dick O'Connor et *Strike Two* de George Shea), Matt Christopher a fait encore plus puisqu'on lui doit 24 romans sur le baseball (Little Brown). Cela dit, depuis plus de 30 ans, quatre images par jour nous disent dans le journal que la belle saison est revenue, les strips quotidiens des *Peanuts* de Charles Schulz (traduits et réunis en recueil par HRW et Dargaud). ●